

« Je n'ai donc plus à craindre de lacune dans cette chaîne de trois générations auxquelles Clotilde a légué sa vengeance, et je puis espérer que, si on faiblit à Avignon, on ne faiblira pas à Baveno. Dès lors, il m'a été possible de trouver dans le sentiment qui m'attache à l'œuvre que je poursuis, le courage de me séparer de Julie.

« Vous avez acquis, et je vous en remercie, la confiance entière de M. de Varni; Antoinette est devenue l'amie de la vicomtesse; ce qui signifie que, pourvu que vous le vouliez bien, vous avez tout pouvoir dans cette maison.

« M. de Varni, vous me l'avez appris, a quitté la France; il s'est embarqué avec les premières troupes envoyées en Amérique.

« Madame de Varni est seule à Maleraygues; elle est riche, il est impossible qu'elle n'ait besoin d'une gouvernante ou d'une bonne pour sa fille Clémentine.

« Cette gouvernante, cette bonne, ce sera Julie.

« Ne vous récriez pas, ne me demandez pas quel est mon plan et mon but. Il n'est pas nécessaire que vous le connaissiez.

« Julie et moi, nous allons entrer en scène; car, vraiment, avec vos études du cœur humain et les chagrins imperceptibles que vous donnez à nos ennemis, nous perdriens des années interminables sans punir et sans frapper!

« Tout ce que je réclame de vous, c'est que vous profitiez de votre influence auprès de madame de Varni pour faire entrer Julie chez elle. Ceci, je l'exige, je le veux; et si vous manquiez à votre serment, je partirais pour la France, et ce serait sur vous et les vôtres que je porterais mes premiers coups.

« Julie ira frapper à votre porte; c'est à vous d'arranger la fable que vous aurez à accrédi ter auprès de votre femme et de madame de Varni.

« Vingt ans se sont écoulés depuis que Julie est partie d'Avignon; d'ailleurs, elle n'y passera que quelques heures; elle m'a demandé comme une grâce de lui permettre de revoir encore une fois Antoinette, et j'ai cru pouvoir y consentir; car elle ne se trahira point, et Antoinette elle-même sera facile à tromper.

« Je vous charge de toutes les inventions accessoires, nécessaires pour faire admettre Julie chez madame de Varni; elle est bien sûre qu'aucun regard ne la reconnaîtra, puisque M. de Varni est absent.

« Une fois installée à Maleraygues, ne vous occupez plus d'elle. C'est moi qui lui dieterai ce qu'elle aura à faire, et je sais ce que j'aurai à lui dieter.

« Adieu, Dominique, ne pâlissez pas, n'hésitez pas; surtout n'essayez pas d'entraver ma volonté inflexible, car vous ne proviendriez aucun malheur, et l'âme de Clotilde, qui respire tout entière en moi, saurait vous punir de vos refus. Adieu.

« CLAUDE. »

JULIE A CLAUDE.

« Maleraygues, mai 1776.

« Me voici établie, mon cher Claude, chez madame Edwige de Varni: avant de te parler de mon installation à Maleraygues, je veux te dire quelques mots de mon arrivée à Avignon.

« Dominique Ermel m'attendait sur la route, à une demi-lieue de la ville. Il m'a paru bien agité, bien triste, bien abattu. Je suis descendue de voiture; il m'a prise dans la sienne, et il m'a fait la leçon.

« D'après la lettre que tu lui avais écrite, quelques semaines auparavant, il s'était empressé de faire des démarches auprès de madame Edwige de Varni. Il m'avait recommandé à elle, sous le nom de Stéphanie Durand, et comme veuve d'un de ses parents, mort sans fortune dans un petit village du Dauphiné.

« Il m'avait représentée comme si malheureuse, si isolée, qu'il s'était, disait-il, m'arracher au désespoir et me rendre à la vie, que de me recevoir dans une maison hospitalière et paisible comme celle de madame Edwige, où je serais traitée en amie plutôt qu'en servante, et où je prendrais soin de la jolie petite Clémentine.

« Madame Edwige, qui aime beaucoup Antoinette, et dont Dominique est devenu le conseil depuis le départ de M. de Varni, avait accueilli cette demande avec une grâce parfaite, en disant que Dominique lui rendait un grand service, qu'elle serait bien heureuse d'avoir dans sa solitude une compagne qui l'aiderait à rompre la monotonie de ses journées, et serait de moitié avec elle dans les doux soucis de la maternité.

« L'affaire était donc arrangée, et je n'avais plus qu'à m'acquiescer de mon rôle.

« Pour le moment, il s'agissait de revoir Antoinette sans me trahir et sans qu'elle me reconnût. Il y avait vingt ans que nous nous étions embrassées pour la dernière fois près du lit de mort de Clotilde; j'étais bien changée, et il me semblait que le regard même de l'amitié ne pourrait pas me reconnaître.

« Cependant, pour plus de sûreté, Dominique m'a fait mettre une perruque blonde, qui, cachant mes cheveux, restés si noirs et si épais malgré mes quarante ans, me donne bien la figure la plus étrange qui se puisse imaginer.

« En outre, j'ai dû m'affubler d'une espèce de cape noire, ramenée sur mon front, et qui dissimulait en partie l'ovale de mon visage; ajoutez-y une grande pelisse qui me couvrait de la tête aux pieds, et sous laquelle ma taille disparaissait entièrement, et tu comprendras qu'il ne devait pas rester grand chose de cette Julie que tes amoureux regards s'obstinaient encore à trouver belle.

« C'est dans ce bizarre équipage que j'ai frappé à la petite porte de la rue Banasterie; le cœur me battait bien fort.

« Antoinette est accourue à ma rencontre; elle n'a presque pas vieilli; elle a pris seulement un petit embonpoint qui lui va à merveille; du reste même sérénité dans le regard, même bonté dans le sourire.

— « Voilà, ma chère amie, lui a dit Dominique avec une émotion qu'il s'efforçait vainement de vaincre, voilà notre cousine, Stéphanie Durand, qui a bien voulu venir passer une nuit sous notre toit avant d'aller à Maleraygues.

« Là-dessus, Antoinette m'a embrassée; avec quel trouble je lui ai rendu cette étreinte!

« Dans les premiers instants, l'émotion avait tellement altéré ma voix, que rien ne pouvait me trahir auprès d'Antoinette.

« Mais, au bout d'une heure, je me suis un peu aguerrie, j'ai parlé davantage, et j'ai vu Antoinette me regarder avec une sorte d'anxiété indéfinissable, comme si ma voix lui rappelait quelque lointain et confus souvenir.

« Dominique m'a fait un signe imperceptible: je me suis ravivée, et Antoinette, un moment émue, a paru de nouveau complètement déroutée.

« La soirée s'est passée ainsi, sans trop d'encombre. Vers dix heures, je me suis plainte d'un peu de fatigue, et j'ai demandé la permission de me retirer. C'est là, mon cher Claude, que toute résolution a failli m'abandonner.